



THÉÂTRE

La Société des loisirs
à la Licorne: le malheur
des uns, le bonheur des autres

Page B 8

Le malheur des uns, le bonheur des autres

LA SOCIÉTÉ DES LOISIRS

De François Archambault. Mise en scène: Michel Monty. Décor: Olivier Landreville. Costumes: Marc Sénécal. Musique: Jean-François Pednò. Eclairage: Martin Labrecque. Accessoires: Patricia Ruel. Maquillage et coiffure: Isabelle Girouard. À la Licorne jusqu'au 12 avril.

HERVÉ GUAY

On nous l'a promise aussi celle-là: la société des loisirs. Pas longtemps après le rêve américain, juste avant *«Liberté 55»*. Bien entendu, cette utopie-là ne s'est pas plus concrétisée que les deux autres et en a laissé plusieurs Gros-Jean comme devant, toujours plus insatisfaits, toujours plus crispés de ne pas avoir engrangé le bonheur promis.

C'est précisément là-dessus que débute la nouvelle satire de François Archambault: l'assurance d'un couple de toucher au bonheur. Tant elle que lui nous le confient candidement. En dépit du bon sens. En dépit surtout des pleurs du bébé que ne cesse de répercuter un moniteur audio bien en évidence au centre du salon. Certainement l'objet le plus significatif de cette pièce ironiquement intitulée *La société des loisirs*. Comme si en émettre le désir en promettait illico la réalisation.

Marie-Pierre et Pierre-Marc en sont là. À se prétendre heureux alors que tout fout le camp. Que leur vie sexuelle périclète. Que l'adoption d'une petite Chinoise se prépare à catalyser la catastrophe d'une vie familiale sclérosante. Quelques minutes avant qu'ils ne s'apprennent à congédier un ami. La raison? Marco ne cadre plus avec la routine qui, et ils ne s'en sont pas encore rendu compte, les emprisonne affreusement. La soirée sera terrible. Le pire, c'est qu'il en faudrait davantage pour les tirer de cet enfer.

Seule bonne nouvelle à retenir, François Archambault est revenu au ton acide de ses premières pièces. Cette manière dont il n'avait pas encore fait le tour, ce regard lucide, voire désabusé, sur nos faux espoirs et l'aisance matérielle qui ne nous confortent que dans nos illusions de bonheur. Il démasque l'égoïsme qui les sous-tend, les blessures secrètes que

ces palliatifs taisent, les envies cachées que dissimule le conformisme d'aujourd'hui. Ses personnages ont vieilli. La trentaine n'a fait qu'accuser le péril d'existences fondées sur des désirs aussi mensongers que vains. Et quel le amerturne en résulte!

D'ailleurs, Tennessee Williams et Edward Albee ont amplement démontré que l'amertume convenait merveilleusement au théâtre, à la comédie comme au drame. Quand l'amertume se déploie sur scène, les deux registres paraissent liés comme l'huile et le vinaigre dans la vinaigrette. La satire sociale convient aussi fort bien au metteur en scène, Michel Monty, qui, secondé par son complice, Olivier Landreville, à la scénographie, accorde tout ce qu'il faut de réalité pour asseoir une vie de tous les jours crédible mais loin de l'anecdote. Prison moderne au fond que cet appartement impersonnel pourvu d'un immense piano noir dont personne ne joue.

Aussi n'est-il pas étonnant que les répliques drues d'Archambault y résonnent avec clarté. Éclate en particulier l'insensibilité des personnages aux autres.

François Archambault est revenu au ton acide de ses premières pièces

Par exemple, plutôt que de reconnaître le charme de la cadette, on s'exclame: *«Elle a pas de mérite, est jeune.»* Plus tard, nous apprenons que, par le passé, tous ont peu ou prou *«brassé les enfants»* quand ils ne les supportaient plus.

Un heureux contraste est aussi créé dans l'interprétation entre la tension et l'hystérie de moins en moins maîtrisée des hôtes et l'apparence décontractée des invités. Christian Bégin (Pierre-Marc) campe ainsi une soif de sécurité aussi drolatique que pathétique tandis que dans le rôle de son épouse insatisfaite, Marie-Hélène Thibault se contrôle maladivement au début, pour mieux «disjoncter» à plusieurs reprises, l'alcool aidant. Il est plaisant en outre de voir Normand d'Amour revêtir les habits du divorcé irresponsable, qui multiplie les aventures sans lendemain. Mais la révélation de la soirée s'avère sans contredit Geneviève Néron qui prête au rôle effacé d'Anne-Marie un naturel et une justesse stupéfiantes. En un mot, *La Société des loisirs* prouve, s'il était besoin, qu'à la scène, le malheur des uns peut aisément faire le bonheur des autres.